

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT  
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris,	9 »
Départ.,	9 50
Etranger,	10 »

avec une Couverture  
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,

n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS  
DE POSTES.

Les lettres et envois  
d'argent doivent  
être affranchis.

# PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

*Modes.*

La réception à la cour, mardi dernier, avait réuni l'élite de toutes les sociétés aristocratiques et élégantes de la capitale. Bien que la réunion eût été annoncée pour huit heures et demie, dès sept heures la foule des équipages s'avancait vers les Tuileries, et la princesse de Wagram occupait sa place accoutumée, sur le premier tabouret de la salle du trône. A huit heures et demie, le roi, accompagné du duc de Joinville et précédé de son brillant état-major, commençait à parcourir les lignes des dames, placées en rang depuis le salon de Louis XIV jusqu'à l'extrémité de la galerie de Louis-Philippe. La reine, madame Adélaïde, les princesses Marie et Clémentine, ont paru ensuite; après elles, les ducs d'Orléans et de Nemours.

Toutes les personnes de la famille royale ont successivement, et sans exception, adressé la parole avec leur affabilité ordinaire à toutes les dames; on admirait généralement le tact heureux avec lequel le roi et la reine adressaient à chacune les ques-

tions ou les phrases qui pouvaient leur convenir, et toujours sur les sujets qui semblaient devoir leur être le plus agréables. La présentation des dames, commencée à huit heures et demie, n'a été terminée qu'à minuit moins quelques minutes. Celle des hommes n'était achevée qu'à une heure du matin.

La reine était vêtue d'une robe de poulte de soie blanc, brochée en amaranthe; son turban était en gaze, lamé or et orné de pierreries de couleurs; sa parure était aussi en pierreries de couleur. La princesse Marie avait une robe en gaze fond blanc semé de dessins vermicelle en or; sur les épaules des nœuds de rubis, et sur le devant du corsage une attache d'où partait une petite chaîne en rubis qui descendait jusqu'à la ceinture.

La princesse Clémentine avait une robe en satin rose avec nœuds de diamans sur les épaules, de petites roses dans ses cheveux.

La belle comtesse de Navarès, qui fait depuis long-temps les délices des bals, soutenait la cause de la beauté espagnole; sa beauté faisait tout l'éclat de sa toilette,



composée d'une robe de velours noir ; sa coiffure à la *Clotilde* était ornée de deux attaches, formées par des torsades d'or qui retenaient les tresses contre les joues ; de légers bouquets de marabout ornaient le derrière de la tête.

La comtesse de Torreno, non moins remarquable, récemment présentée, faisait remarquer sur sa belle poitrine le ruban de Marie-Thérèse-Christine, terminé par la croix de l'ordre.

Au-dessus de toutes les toilettes les plus splendides, dominait celle de la duchesse de Sunderland, dont la robe de velours nakaras était rehaussée par une parure de diamans estimée deux millions ; sa coiffure était composée d'une auréole, formée par quinze épingles à têtes de diamans ; les cinq épingles de devant portaient chacune un diamant estimé plus de cent mille francs ; les fleurs et les épis de diamans placés derrière la tête complétaient ce luxe splendide. Sur les petites manches plates de sa robe de velours, étaient attachées deux longues manches en mousseline de l'Inde, brodées d'un semé d'or, relevées sur l'épaule, et retombant à la *Marino-Faliero*.

La toilette de la princesse de Wagram-Plaisance faisait sensation par son élégance toute distinguée : elle était composée d'une robe de velours vert émeraude ; sur le devant du jupon étaient deux rangées de roses trénières, dont le cœur était orné d'une superbe émeraude. Une petite toque en velours vert, d'une forme excessivement coquette, était ornée sur le côté d'un faisceau de petites plumes roses, qui retombaient sur le cou comme les branches d'un saule.

M<sup>me</sup> Léon avait un costume qui rappelait le siècle de Charles IX : sa robe en velours pourpre était ornée, sur le devant, de deux rangs de crevés de satin blanc, dont chacun était entouré de deux épis de diamans. Sur sa tête, une petite toque de ve-

lours était entourée de pierreries et de diamans.

La princesse de la Trémouille a paru en noir, et faisait exception en même temps que sensation : sa robe, en crêpe noir, était ornée de deux rangées de dentelles ; sa toque de velours, bordée de jais, et ornée d'une aigrette de héron noir ; elle s'est retirée dans l'embrasement d'une croisée, derrière le rang des dames parmi lesquelles son costume noir tranchait de manière à faire sensation. Le roi a traversé le rang des dames, pour lui adresser les compliments d'usage.

Pour faire la part de la critique autant que celle des éloges, nous citerons une jeune anglaise habillée de blanc, et ayant une masse de cheveux blonds de chaque côté des joues, qui attirait l'attention générale. Du reste, les anglaises dominaient dans cette superbe réunion.

Les nuances bleues étaient en vogue. On voyait beaucoup de robes de velours bleu avec de hauts volans de dentelles antiques. Autour des corsages, les revers de dentelle plats semblaient être plus de mode que les mantilles.

Beaucoup de turbans blancs et de toques de toutes couleurs.

## LE SIÈCLE.

Siècle ! quel mot formidable à inscrire sur nos feuilles aussi éphémères, et d'aussi court passage que les roses et que les rubans qu'elles célèbrent, aussi légères que les plumes innocentes qu'elles font flotter sur les chapeaux et sur les turbans de gaze. Le siècle ! nous avons frémi devant ce colosse de durée, nous, changeantes interprètes de la mode, qui n'avons pas de mois plus longs qu'une heure, pas d'année plus longue qu'un jour, pas de siècle plus long qu'un mois. Fi donc ! pas de siècle du tout.



N'est-ce pas nous, qui, pour écraser ce monstre interminable, avons établi l'usage de prononcer d'un ton de reproche, quand nous avons attendu un quart-d'heure : — Il y a un siècle que je vous attends ! — Je ne vous ai pas vue depuis un siècle ! nous écrivions-nous avec un doux sourire, en recevant une amie que nous avons vue la veille, et dont, par parenthèse, l'absence ne nous faisait nullement paraître le temps long. N'est-ce pas nous, qui, avec ces exagérations prodigieuses, avons réussi à amoindrir et à rapetisser ces odieuses idées de l'infini, que nous tâchons de fouler et d'étouffer sous nos petits pieds impatiens ?

Oui, et malgré cela, voici que *le Siècle*, en étendant l'immense envergure de ses deux feuilles, s'abat sur les chétifs feuillets de *la Mode*, pour la prier de le présenter au monde. Ne voyez-vous pas cette petite mignonne de *Mode* prenant, de sa délicate main si frêle, la forte et robuste main du *Siècle* :

— Permettez-moi, dit-elle à la maîtresse du logis, de vous présenter une nouvelle connaissance fort agréable à recevoir, propre à enchanter au salon, à instruire dans le cabinet d'étude, à faire rêver dans le cabinet de lecture : c'est une encyclopédie qui vous mettra au fait de la politique, de la littérature, des arts, de la pièce du jour. Il sait tout ce qu'il y a d'utile et d'agréable. Les Chambres vous ennuiant ou vous attristent-elles ? il vous raconte une histoire amusante. Trouvez-vous l'histoire fantastique trop frivole ? il a à votre disposition l'histoire réelle ; et si celle-ci vous fait bâiller, il vous fera rire ou pleurer avec l'analyse d'un drame ou d'un vaudeville.

— Ah ! mon Dieu ! mais c'est un trésor !

— Comme je vous le dis, c'est un journaliste !

— Un puits de science !

— Certainement ; c'est un journal.

— Et son nom ?

— *Le Siècle* !

— Eh ! mon Dieu ! s'écrient dans le salon toutes les voix féminines, quel nom ! *le Siècle* est si triste, qu'en vérité, il est à craindre ! ..

— N'ayez pas peur, leur répond *le Siècle*, en tâchant d'adoucir sa voix ; car on ne peut contester que le siècle de fer ne doive avoir une voix sonore et retentissante, un peu rude même, n'ayez pas peur, mesdames, nous aurons les malices du feuilleton pour vous amuser aux dépens des auteurs, la nouvelle pour vous désennuyer, des nouvelles et des modes pour vous faire sourire et rêver de fleurs.

— *Le Siècle*, murmurent certains jeunes gens moroses, dans un coin du salon, *le Siècle* est si frivole, que vraiment on doit appréhender...

— Soyez tranquilles, réplique *le Siècle* en reprenant toute la gravité de sa voix, nous serons à la hauteur des circonstances...

— Mais monsieur, les circonstances, les circonstances ; il s'agit de s'entendre sur ce que...

Un groupe de gens entre deux âges allait faire des observations, quand *la Mode*, la conciliatrice fleurie et souriante, prit la parole :

— Allons, messieurs, pas de politique en ce moment, nous dansons, nous jouons. C'est là aussi un grand point dans la vie du siècle, qui se compose, si je ne me trompe, de cent printemps comme de cent hivers. Si *le Siècle* est inflexible, comme les chemins de fer, il est varié et habile à tout, comme la vapeur si souple et si puissante. Je vous mettrai en rapport avec monsieur, et vous le trouverez tous à votre gré. Ce que je puis vous dire en ce lieu de plaisirs frivoles, c'est que *le Siècle* est différent du *Siècle* qui court en un seul point ; c'est qu'il est désintéressé, et vous donnera, par exemple, pour quarante francs, ce que l'on n'a partout que pour quatre-vingts ; qu'il

\* Rue Laffitte, 19.



sera bien accueilli de tous, et de même que jadis, dans les cafés, on se disait : *L'Empire* après vous, on se dira bientôt : Monsieur, après vous *le Siècle*, s'il vous plaît.

— Et puis, après tout cela, l'éternité, murmura un jeune homme qui rêvait dans un coin du salon.

### Trois Femmes.

(SUITE ET FIN.)

Assise à l'écart auprès de M. de Talleyrand, madame de Staël laissait tourbillonner autour d'elle la joie folâtre des danseurs, et se livrait, avec le spirituel diplomate, à un entretien de haute portée politique peut-être, mais auquel, à ce que je pus entendre, se mêlaient quelques saillies ou galantes ou critiques. L'auteur de *Corine* ne pouvait plaire aux yeux que sous l'empire de l'admiration qu'inspirait sa supériorité morale; en la voyant, le reflet de son génie prêtait des séductions à ses traits vulgaires; et de cette sorte de fascination pouvait naître une véritable passion chez les hommes capables d'apprécier un si beau génie.

Madame de Staël, quoique philosophe, aimait beaucoup la parure : on la voyait toujours mise avec coquetterie; elle se laissait aller volontiers aux futilités de la mode, et se montrait parfaitement connaissance de tout ce qui pouvait relever son teint brun, ou faire éclater son regard... Elle savait que, seul, il pouvait, à l'occasion, enivrer autant que les charmes d'une beauté parfaite.

A moitié cachée par la draperie d'une fenêtré, j'observai attentivement cette femme célèbre, que j'avais entendu tant vanter; tout jeune que j'étais, je ne tardai pas à découvrir qu'elle ne visait pas moins à la conquête du cœur qu'à celle de l'esprit.

Madame de Staël n'ignorait pas que sa main était parfaite; aussi passait-elle sa vie à la faire valoir. Partout on la voyait pourvue d'une tige d'arbuste, qu'elle tournait délicatement entre ses doigts. Le bruissement léger que ce jouet produisait, dans son mouvement rapide de rotation, était comme l'accompagnement obligé des paroles de l'aimable causeuse : « Je deviendrais muette », disait-elle quelquefois, si l'on m'ôtait ma branche chérie. » Cependant, lorsque la saison ne venait point en aide à cette habitude, madame de Staël remplaçait son joujou végétal par de petits morceaux de papier roulé, qui n'avaient point le mérite de l'accompagnement, mais qui favorisaient du moins l'exhibition coquette des jolies mains... La fille de Necker partageait avec Napoléon cette toute petite vanité; on sait qu'il n'exista jamais entre ces deux personnages illustres d'autres points sympathiques; mais ce ne fut pas en vérité la faute de cette dame.

On conçoit que dans la société des philosophes, des penseurs indépendans, madame de Staël se trouvait nécessairement plus à l'aise que parmi les femmes, dont on a, prétendait-elle, fait la destinée débile et languissante.

Madame de Staël, ainsi que j'en pus juger derrière mon rideau, visait à l'éclat du discours; elle cherchait à éblouir plutôt qu'à plaire et persuader. Elle causait rarement et discutait toujours, soit avec un interlocuteur qui pût la contredire, ce qu'elle aimait beaucoup, soit avec elle-même; car, à défaut d'opposition étrangère, elle se créait des argumens à combattre. Dans les grands cercles, ses opinions s'enchaînaient à la manière d'une plaidoirie, et lorsqu'elle était lancée sur cette pente oratoire, où ses phrases glissaient avec une merveilleuse vélocité, il fallait écouter sans se permettre la moindre interruption. Si par hasard, dans son débit chaleureux, une question semblait adressée à l'auditoire, ce n'était qu'un piège tendu



à la perspicacité des assistans ; notre Cicéron en jupe avait une réponse prête , et si quelqu'un la devançait , c'était peine perdue , la réplique qu'elle se faisait à elle-même prévalait constamment.

On pourrait croire , d'après ce que je viens de dire , que madame de Staël avait le caractère impérieux ; que son humeur était altière , et qu'on devait avoir souvent à se plaindre d'un commerce habituel avec cette femme supérieure. Une telle opinion serait bien peu fondée : jamais personne ne fut plus douce , plus obligeante , plus affable dans la vie privée , personne n'eut l'âme aussi aimante et moins accessible aux passions haineuses ; on aurait peine à trouver dans sa vie un acte de vengeance , même un simple mouvement de dépit opposé au plus mauvais procédé... Madame de Staël poussait l'indulgence jusqu'à la faiblesse. Peut-être cette extrême débonnairété résultait-elle de l'indicible mobilité de ses impressions ; je ne crois pas que l'observateur le plus attentif eût saisi , dans ce naturel singulier , un système arrêté , soit en politique , soit en morale , soit en littérature ; on était tout étonné d'entendre madame de Staël soutenir avec chaleur une opinion qu'elle avait combattue la veille ; aussi disait-elle quelquefois : « En vérité , » à part le meurtre , que la nature re- » pousse de toutes ses forces , vertus et » vices , belles actions et indignités , pen- » sées généreuses et viles spéculations de » l'esprit , tout cela peut être jeté pêle- » mêle dans la balance du *que sais-je ?* de » Montaigne. » Cette indécision perpétuelle à classer les choses de la vie dans le bien ou le mal , dans le juste ou l'injuste , explique la philosophie vague , diffuse , inaccessible à l'intelligence vulgaire , que cette femme extraordinaire a professée , et qu'on a , non sans raison , qualifiée d'absence de principes.

Quant à madame Hamelin , ce n'était pas aux conquêtes oratoires qu'elle aspirait... On devinait , rien qu'en la voyant

paraître , qu'elle en voulait aux cœurs. Sa figure était un mélange de traits agréables et de traits défectueux , où le laid dominait peut-être ; pourtant il ressortait de tout cela une séduction assurée , et le triomphe qu'elle obtenait souvent sur les beautés parfaites résultait d'un jeu habile des plus jolis yeux noirs que j'aie jamais rencontrés de ma vie... On y remarquait incessamment , et selon l'occasion , ou l'expression de la bonté , ou l'étincelle de l'esprit , ou le trait de la malice , ou le regard du dédain , ou la langueur du sentiment , ou l'abandon de la simplicité : ces yeux-là étaient un arsenal renfermant toutes les armes. Dès qu'on apercevait cette femme souple , semillante , un peu maigre , ces signes révélateurs d'une vie excentrique qu'apprécie beaucoup la jeunesse mondaine , captivaient les hommages des élégans le plus à la mode. Mais quand on l'avait vue danser , quand son tout petit pied s'était produit , gracieux , léger et accusant presque le nu sous un mince réseau de soie , alors c'était à en perdre la tête... Toujours une cour nombreuse papillonnait autour de madame Hamelin ; ses yeux étaient la lumière étincelante qui attirait les plus jolis scarabées du jour , et beaucoup d'entre eux , sans doute , s'y brûlaient les ailes. Durant toute la période directoriale , cette dame eut pour chevaliers les Anisson , les d'Orsay , les Dupaty , les Noailles , les Rastignac ; et son talent distingué pour la danse lui donna longtemps sur ses rivales l'avantage , alors vivement recherché , d'être la partenaire habituelle des deux virtuoses de la danse de salon : MM. Trévis et Lafitte.

### Chronique.

M. Mignet , 16 voix ; M. Casimir Bonjour , 11 ; M. Victor Hugo , 6. *En conséquence , M. Mignet a été proclamé membre*



de l'*Académie-Française*. Ce jugement inattendu a fait sensation : les uns ont ri, les autres se sont indignés, le plus grand nombre a haussé les épaules. Loin de nous l'idée de vouloir dénigrer le mérite du successeur de M. Raynouard ; mais *Notre-Dame-de-Paris* parle trop haut, pour qu'on oublie son auteur ; ce grand poète, ce chef d'une jeune école, ce puissant génie, source féconde d'inspiration pour la peinture et la musique ; cet homme qui, le premier, a osé ébranler les règles de l'art dramatique ; cet homme enfin qui s'est montré également grand poète, grand historien, philosophe, romancier, et auteur dramatique.

Une autre nomination a aussi eu lieu à l'Académie des Beaux-Arts : M. Picot, ayant réuni une majorité de 22 suffrages sur 38 voix, a été nommé en remplacement de M. Carle-Vernet. Quelques bruits circulaient en faveur de M. Gudin ; on s'appuyait sur ce que l'Institut ne comptait que des peintres d'histoire, et sur ce que notre jeune peintre de marine était digne de succéder à Carle-Vernet, dont le père, Joseph Vernet, s'était immortalisé dans le genre que M. Gudin cultive avec tant de succès.

— Un illustre personnage, qui a figuré dans bien des vaudevilles, le bienheureux protégé de M. Thiers vient de mourir : Jack n'existe plus. Sa maladie était une pneumonie aiguë gauche. C'est un mauvais augure qu'un pareil nom en tête de la revue nécrologique de notre bienheureuse année 1837.

A propos de nécrologie, celle de 1836 présente une variété de personnages très-remarquable.

En fait de princes, l'année 1836 a vu mourir Charles X ; M<sup>me</sup> la duchesse de Buckingham, descendante de Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII ; la reine de Naples ; Lætitia Bonaparte, et le roi de Saxe. Les lettres ont perdu Raynouard, Delrieu, Rouget de Lisle, et enfin Armand

Carrel, le premier publiciste de l'époque.

Les sciences et les arts ont apporté un triste contingent à cette liste funèbre : Ampère, Navier et Destutt de Tracy ont aujourd'hui des remplaçans à l'Institut ; Carle-Vernet, pour la peinture ; Gomis et Reicha pour la musique.

Enfin, parmi les acteurs, nous déplorons des pertes irréparables : Legrand, l'incomparable comique ; le chorégraphe allemand, Henry ; la jolie M<sup>me</sup> Doche-Dussert, et le chef presque centenaire de la famille Franconi.

Pour terminer cette triste énumération, nous mentionnerons le nom de M<sup>me</sup> Malibran, cette femme admirable que nous n'avons su dans quelle classe ranger, elle, l'artiste par excellence, la poète, la cantatrice, la tragédienne. Après des débats scandaleux, on a ordonné son exhumation, et ses restes sont arrivés à Anvers, à bord du paquebot le *Tourist* ; le débarquement a eu lieu avec une négligence déplorable. M<sup>me</sup> Garcia, sa mère, a accompagné le funèbre cortège jusqu'à Ixelles, où les restes de M<sup>me</sup> Malibran sont déposés dans un château qui lui appartenait.

Le monde musical s'occupe beaucoup du nouveau ténor Dupré. M. Duponchel pousse, avec une excessive activité, ses nouvelles pièces, *Stradella*, de M. Niedermayer ; puis viendra la *Peste de Florence* de M. Halevy ; puis un ouvrage en cinq actes de M. Auber. Puis on verra.

En attendant, les bals vont s'ouvrir, et avec eux ces intrigues charmantes qui, commencées sous les lambris dorés de l'Opéra, finissent de tant de manières.

WINDER-BERG.

## Album.

Le recensement fait en 1831 a fixé la population du royaume à 32,560,934 habitans ; le recensement de 1836 fixe cette population à 33,540,908 habitans ; il y aurait



done eu, de l'une à l'autre époque, une augmentation de 979,974 individus. Une portion de cette augmentation doit probablement être attribuée à la plus grande exactitude du recensement fait en 1836.

— Le commissaire de police de Gentilly, prévenu que le sieur Desforges fils, marchand de vins, donnait des représentations théâtrales dans son établissement, se transporta, sur les neuf heures du soir, à la salle de spectacle improvisée dans l'auberge du *Cheval-Blanc*. Or, voici ce qu'il vit : dans une pièce au rez-de-chaussée, sans nulle apparence de décorations, plusieurs spectateurs sont montés sur des tables, les autres sur des bancs. Le public n'est séparé des artistes que par des tables placées en travers. Sur l'une de ces tables on a posé un banc pour servir de pupitre; l'orchestre se compose de deux violons et d'une basse; on joue *Michel et Christine*. Le propriétaire, interpellé par le magistrat, répond que, cédant aux vives instances de son donneur de cachets, il lui avait permis, en sa qualité d'ancien artiste, de jouer une pièce ou deux dans la salle de bal. La salle fut évacuée; mais le bon public murmurant un peu, pour l'apaiser le sieur Desforges s'empressa d'annoncer que les personnes qui voudraient rentrer, seraient tenues de payer une somme de cinq sous, et qu'en échange elles recevraient un litre. La masse se montra d'abord récalcitrante à ce nouveau mode de perception, elle força même l'entrée; mais cependant un assez grand nombre des spectateurs désappointés payèrent, en cela plus scrupuleux que les autres; aussi reçurent-ils fidèlement en échange le litre promis.

— Il a été imprimé, dans le cours de l'année qui vient de finir, 6,632 ouvrages écrits en langues française, anglaise, allemande, grecque, latine, italienne, espagnole, portugaise, polonaise, etc., et 1,014 ouvrages de gravure et lithographie.

— Le tableau de M. Eugène Lepoite-

vin, *l'Agonie du Vengeur*, dont on a pu apprécier le mérite à la dernière exposition, et qui a valu à son auteur une médaille d'or de première classe, vient de nous être enlevé par l'étranger. Ce beau tableau, acheté par un riche habitant de Berlin, a obtenu beaucoup de succès à l'exposition de cette ville.

## Théâtres.

Voici le résultat du travail de chaque théâtre pendant l'année qui vient de s'écouler :

Académie-Royale de Musique,	4
Comédie-Française,	7
Opéra-Comique,	12
Théâtre Italien,	1
Odéon,	3
Vaudeville,	22
Variétés,	25
Gymnase	17
Palais-Royal,	28
Gaité,	32
Porte-Saint-Martin,	12
Ambigu-Comique,	27
Cirque-Olympique,	4
Panthéon,	40
Saint-Antoine.	34

TOTAL . . . 268 dont 190 vaud.

On peut compter sur 365 pièces nouvelles pour l'année prochaine, si le *second Théâtre-Français*, l'*Odéon* et le *Théâtre-Saint-Marcel* font leur ouverture au mois d'avril.

— Depuis quelques jours les théâtres déploient une activité plus qu'extraordinaire, et si toute l'année MM. les directeurs étaient si prodigues de nouveautés, le chiffre que nous venons de citer pourrait doubler et tripler. La Comédie-Française a donné le *Maréchal de l'Empire*, que l'on annonçait depuis si long-temps.

M. Merville a trop d'esprit pour nous



donner une mauvaise pièce; mais, nous devons le dire, celle-ci ne nous fera pas oublier les premières du même auteur. Peut-être serions-nous plus contents s'il ne nous avait pas donné le droit d'être difficiles ?

C'est un usage immémorial, qu'à la fin de chaque année, nos théâtres donnent des revues-vaudevilles dont tout le mérite repose sur la manière plus ou moins spirituelle dont les auteurs présentent sur la scène les nouveautés les plus remarquables de l'année qui vient de finir. Le Vaudeville, le Palais-Royal, l'Ambigu et la Gaité ont tous quatre donné la même chose sous quatre titres différents : *Paris à Constantinople*, *l'Année 1836 sur la Sellette*, *1836 dans la Lune* et *le Diable à Paris*. Les héros sont les mêmes partout : savoir, le Dictionnaire de l'Académie, les biberons Darbo, l'obélisque, Gomès et Rodil, le ballet de la Fille du Danube, l'opéra de la Esmeralda, et enfin la femme libre ; la pommade du lion, Jack l'orang-outang, les coiffures nouvelles de l'armée française; l'Arc de Triomphe, le Muet d'Ingouville, M. Capital Saint-Géran, qui offre des actions dans diverses sociétés en commandite, notamment pour le second et le troisième Théâtre-Français, pour la société sanitaire, qui se charge de guérir les malades et de les embaumer; lord Cerf-Volant, qui s'est enlevé dans le ballon-monstre; la Duchesse de Lavaubalière, Léon, Héloïse et Abeillard, les journaux à 40 fr., la Presse et le Siècle; le Gamin de Paris, Marie, Nabuchodonosor, les Huguenots et le Diable Boiteux.

Outre ces nouveautés communes, chaque théâtre a produit d'autres pièces :

— ODEON. — La Maîtresse-Femme est un nouveau succès pour la jeune et inté-

ressante troupe Castelli. La vogue de ce théâtre s'augmente de jour en jour.

— VARIÉTÉS. — On ne concevrait pas comment une pièce, le modèle du bon goût, des convenances, de la délicatesse, a pu inspirer une parodie, si l'on n'avait applaudi de bon cœur aux plaisanteries de M. Dumersan; mais on sait que toute chose humaine a son côté grotesque, et que les pleurs touchent au rire. Aussi un fou rire a-t-il salué *Marie Honnête*, parodie de *Marie*. Carmagnole a aussi obtenu un succès assez légitime : des détails fort gais et le jeu délicieusement stupide d'Odry ont enlevé le triomphe.

— PALAIS-ROYAL. — *Madame Favart* est la pièce en vogue, la pièce de fonds. M<sup>lle</sup> Déjazet, séduisante de verve et d'esprit, a créé un de ses plus jolis rôles ; ce n'est pas peu dire.

— PORTE-SAINT-MARTIN. — Succès de gaité et d'argent, mérité par les *Troupiers en Gage*.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — La réouverture par la *Jérusalem délivrée* et la réussite toute nouvelle de *Pierre Fournier*, assurent un brillant hiver à ce beau et national théâtre. Le Tasse, s'il revenait, ne démentirait pas cette traduction en relief de sa *Jérusalem libérée*.

— La vogue des Concerts-Musard ne se rallentit pas, et heureux, trois fois heureux ceux qui peuvent entrer. Cette affluence prouve plus que de la curiosité; elle prouve du goût de la part du public, du mérite de la part des directeurs, de M. Musard et de son orchestre.

A ce Numéro est jointe la planche 1317.

## PALPITATIONS DE CŒUR.

Guérison infaillible par les Pilules du docteur ROYER. Une boîte de 48 suffit pour ce traitement, chez Sauvé, pharmacien, rue Charonne, n° 4. DÉPÔTS EN PROVINCE.

IMPRIMERIE DE M<sup>re</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.







## Modas de Paris.

### *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens, N.º 2, pres le passage de l'Opéra.

Croissure ornée d'épingle, des. M. Bourguignon, pass. de l'Opéra. Robe en organdie brodée, façon de M. Houdet, r. du Bac, 12. Chapeau en velours, de M. Vautout, r. de la Paix, 28. Redingote en velours jaguard, des. M. de M. Delisle, façon de M. Minette, r. de la Paix, 24. Schal Cachemire, de chez M. Piquet & Normand, r. Feytaud, 34.

Ayuntamiento de Madrid

Messrs S. & J. Follis, 34, Rathbone Place, Lond.